

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°52

Vingt sixième année – second semestre 2022-2023



Consoler, savoir consoler (animé par Jacqueline Crevel et Erik Laloy)

Séance du 03 mars 2023 : Le tour de table par lequel nous commençons fait apparaître une commune interrogation sur les moyens dont on peut user pour consoler (paroles, silences, regards, gestes) et pour se consoler soi-même (divertissements, activité sociale, culture ou même alcool et autres expédients) et sur ce que signifie vraiment « consoler ».

Premier objet de nos échanges : la définition que propose Michael Foessel dans *Le temps de la consolation*. Une formule « consoler, c'est œuvrer pour que l'autre reprenne le pouvoir sur le pouvoir de sa souffrance » suscite les principales interrogations et fait émerger l'idée que l'acte de consoler est toujours marqué par la tentative d'établir un lien avec celui que la souffrance isole, et que, de ce fait, c'est toujours difficile, à la fois pour celui qui veut consoler et pour celui qui, pris par sa douleur, ne veut pas nécessairement être consolé.

Nous entamons ensuite l'analyse du processus de consolation en examinant ce dont il nous faut être consolé en allant du plus aisé, « consoler l'enfant de la chute qu'il vient de faire » au plus ardu : consoler d'un deuil, en passant par la rupture amoureuse et le coup du sort.

Examiner le processus de consolation d'un enfant est incontestablement une base qui permet à chacun de s'exprimer en ce qu'il s'agit bien d'une expérience commune, et répétée. Si certains manifestent du désaccord avec l'affirmation que l'essentiel passe par le détournement de l'attention de l'enfant, émerge cependant un accord sur le fait que reconnaître la peine de l'autre, et la partager en quelque sorte, n'est pas sans efficacité dans la consolation, même lorsqu'il ne s'agit ni d'un enfant, ni seulement d'une chute. Ce qui semble indiquer que l'objet de toute consolation est le soulagement ou le réconfort de celui qui a mal. Et l'un d'entre nous note à juste titre que l'efficacité de la consolation maternelle repose sur l'amour qu'elle porte à son enfant, lequel s'exprime pour l'essentiel dans le contact corporel, gestes et câlins. Est-ce à dire qu'il faut aimer pour consoler efficacement ? Ce n'est pas si simple ! Cependant, au-delà des moyens dont on pourrait disposer, le texte met à nu l'enjeu véritable de la consolation : que « l'élan de la vie l'emporte sur l'interruption douloureuse », ce qui fait écho à la formule restée un peu énigmatique du texte précédent « œuvrer pour que l'autre reprenne le pouvoir sur le pouvoir de sa souffrance » et l'éclaire. En effet, on comprend par celle-ci que consoler n'est pas essayer de supprimer la souffrance mais aider quelqu'un à reprendre la main sur son existence.

Interprétation confirmée par l'analyse proposée de la consolation d'une rupture amoureuse. Celle-ci introduit en effet l'idée que consoler l'amoureux dépité c'est lui donner les moyens d'entamer une réparation, laquelle passe par la restauration de la « continuité existentielle ». Cette formule suscite des interrogations mais nos échanges permettent d'éclairer le fait que pour surmonter la rupture, il faut en relativiser la signification, c'est à dire ne pas lui permettre de dénaturer définitivement l'ensemble de l'expérience amoureuse dont elle est la fin. Consoler c'est alors « donner à la rupture un autre sens que celui d'un abandon », donner les moyens de reprendre « le pouvoir sur le pouvoir de la souffrance ».

Loin de vouloir reconnaître les affects du malheureux qui a besoin de consolation, le texte suivant – abordant le revers de fortune, c'est à dire le coup du sort, confie à la raison le soin de consoler. Extrait de l'œuvre de Boèce *La consolation de la philosophie*, il oppose, en effet, au sentiment « le regret qu'excite [...] la perte », en l'occurrence, celle d'un poste officiel, un raisonnement ayant pour objet de réduire la peine en réduisant la valeur objective du bien perdu « en la perdant, vous n'avez pas autant perdu que vous l'imaginez ». Cette affirmation de la puissance de la raison sur les émotions ne convainc guère notre assemblée.

L'on a vu au cours de cette séance, par les textes non moins que par les interventions des uns et des autres, se préciser ce que l'on pouvait attendre de la consolation, à savoir qu'elle restitue à celui qui souffre le moyen de se remettre à vivre. Mais il n'en reste pas moins que la question de savoir s'il n'y aurait pas de l'inconsolable ne cesse de ressurgir au gré des échanges qui sont les nôtres.

Séance du 7 avril 2023 Les consolations de la raison : Le § XVI du Manuel d'Epictète a permis de mettre l'accent sur l'importance chez les Stoïciens de la différence entre ce qui arrive et les représentations qu'on s'en fait. C'est sur celles-ci que les humains peuvent agir en usant de leur raison. La première limite de cette consolation c'est qu'elle n'est pas efficace pour les épreuves autres qu'ordinaires. La seconde c'est que ce recours à la raison face aux épreuves est rare : la majeure partie des humains n'est pas philosophe.

Les consolations de la religion : Dominique Bourdin en distingue deux formes : « l'une qui console d'être mortel en faisant espérer une vie après la mort où seront reconnus les mérites de la personne et où l'on retrouvera ses proches » ; l'autre qui affirme que tout être humain est « aimé aujourd'hui, inconditionnellement, quelle que soit sa détresse ou ses fautes ». La force de cette dernière, c'est le témoignage de personnes en ayant fait l'expérience, ce qui

fait défaut à la première, dont la force consolatrice est mise en valeur par l'hypothèse d'André Comte Sponville invitant à se demander si la religion n'a pas été inventée dans ce but.

Plusieurs personnes de l'atelier invitent à envisager les épreuves de l'existence comme une occasion de s'élever, renvoyant qui à Job mis à l'épreuve, qui à la perspective bouddhiste.

Le constat d'Axel Honneth explicité en termes d'évolution de la mentalité occidentale n'est pas remis en question : « En tant que membres de l'aire culturelle occidentale, nous sommes devenus de purs naturalistes face aux plus cruels coups du destin. Même les chrétiens croyants ne voient plus dans la mort une chance de salut, mais seulement l'aboutissement d'un processus de déclin inscrit dans toute formation organique. Aucun de nous n'interprète une grave maladie comme la manifestation d'un être divin qui voudrait nous châtier pour nos errements terrestres [...] Nous partageons le destin imparti à tous les êtres naturels, nous sommes voués dès la naissance à une existence tissée de périls, les maladies organiques nous guettent à chaque instant et nous voyons venir la mort comme l'extinction inéluctable de toute vie.[...] Il n'y a aujourd'hui rien à modifier au diagnostic de Freud selon lequel le progrès scientifique nous ôte la consolation religieuse. » Celle-ci ne peut relever que de la foi.

Depuis quelques décennies, la question de la religion ne se pose plus pour la grande majorité des jeunes.

Psychanalyse et consolation / « Le psychanalyste ne console pas son patient » écrit D. Bourdin. Son rôle est d'aider le patient à reprendre le pouvoir sur le pouvoir de sa souffrance, ce qui vient appuyer le sens donné à la première séance à ce que peut être consoler. Certains rappellent la mise en question de la psychanalyse par le comportementalisme et la neurologie. Les éléments essentiels de la cure psychanalytiques (transfert, abréaction des émotions devenues inconscientes, capacité pour le patient à renouer dans son existence avec les forces en lui de la vie et de l'amour ...) et son efficacité sont rappelés.

Consolation et inconsolable : Nous sommes très sensibles aux qualités de pensée et d'écriture d'A. Comte Sponville, qu'il parle de ce qu'est consoler comme accompagnement des étapes du travail de deuil de l'autre pour « que la joie redevienne au moins possible, que la vie redevienne au moins vivable », par et en vue de l'amour, ou de ce sur quoi peut être dirigée la conscience face à l'irréparable, l'horreur, l'inconsolable : le pouvoir apaisant du temps, l'impermanence et la non-universalité de l'horreur, la splendeur et la joie du monde.

La prise de conscience de ce dont l'humanité est capable (camps d'extermination, guerres, bombe nucléaire) ne conduit elle pas à considérer l'humanité comme définitivement dégradée, ce dont nous ne pouvons être qu'inconsolables ?

Séance du 12 mai 2023 : La réflexion que nous menons dans cet atelier nous a conduits lors de la précédente séance, avec André Comte Sponville, à l'idée que, s'il y a bien des maux, insupportables, dont on ne peut se consoler, une existence ordinaire nous permet cependant de jouir d'un certain nombre de consolations, pour peu que nous nous montrions sensibles à la beauté du monde.

Le texte par lequel nous commençons cette nouvelle séance, celui de *L'Autre Dieu* de Marion Muller Collard, non moins d'ailleurs que le suivant, celui de Stig Dagerman, rompt avec cette sagesse de bon aloi. Il nous conduit, en effet, à nous interroger vraiment sur l'origine de notre besoin de consolation. Marion Muller Collard, confrontée à ce qu'elle nomme la plainte – dans le récit qu'elle nous fait de l'accueil glacial d'une vieille femme à qui, pourtant, elle prend le temps de rendre visite – renvoie celle-ci non pas à des événements particuliers dans nos vies, c'est à dire à des malheurs singuliers, mais à notre condition d'homme. Ainsi, la figure de Job, maudissant le jour qui le vit naître, devient-elle image de notre condition misérable en ce que nous sommes conscients de notre finitude. comme si le tragique en l'existence ne tenait pas à des accidents qui la traversent mais en constituait l'essence.

Cette perspective, renforcée par le texte de Stig Dagerman *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* dans lequel celui-ci examine l'une après l'autre les consolations qu'il a cru trouver dans son existence pour en dénoncer la vanité, plombe nos échanges. Certains insistent alors sur le fait que Dagerman est un dépressif qui a fini par se suicider, d'autres mettent en lumière le fait que ce besoin de consolation pourrait fort bien expliquer une grande partie des activités humaines, sérieuses ou de divertissement. Quelques voix, cependant, s'élèvent pour récuser cette interprétation tragique de notre condition. Les échanges sont vifs et engagés, indices de l'impact des textes choisis.

Ce cap difficilement franchi, nous abordons le texte, difficile, de Schopenhauer extrait du *Monde comme volonté et comme représentation*. Celui-ci voit dans l'art l'unique bonheur accessible à l'homme que sa conscience condamne à la souffrance. En effet, travaillé par le désir, insatiable par essence, l'homme ne peut parvenir à aucune satisfaction, et est condamné à poursuivre des biens qui ne lui procurent jamais aucune plénitude. L'œuvre d'art, au contraire, par les représentations qu'elle offre à sa contemplation, l'arrache temporairement à l'emprise des désirs. Consolation provisoire, certes, mais efficace.

Nos échanges, dans leur richesse, ne nous laissent pas de temps pour examiner le dernier texte, celui de Michaël Foessel par lequel nous serions revenus sur notre expérience de la consolation « consoler revient à réinscrire la souffrance de l'autre dans un récit où elle perd son aspect de nécessité », entendant par cela que la consolation cherche à répondre « à ce qui est vécu comme l'absence de fondement de [l'] existence » et qu'en cela, elle est le « moteur décisif » de la culture. En d'autres termes, notre besoin de consolation, loin d'être ce qu'il nous faudrait dépasser pour gagner en humanité, comme nous le répètent à l'envi bien des sages, en serait la racine.

Malaise dans la culture (animé par Anne Marie et Alain)

avec Denise, Liliane, Zhor, Caroline, Brigitte, Nicolas, Iren, Françoise, Dominique, Yvette

Séance 1 : Nous commençons par de larges extraits du chapitre 2 qui nous plongent dans le malaise : la vie n'a pas de sens préalable à notre existence - Freud anticipe la pensée existentialiste athée de Camus et Sartre - contrairement à ce que proposent les religions, dont il ne prend en compte que la dimension de croyance. Et le bonheur, dans un contexte de vie difficile (« douleurs, déceptions, tâches insolubles » sans oublier la mort) se résume à éviter les souffrances et à rechercher de fortes jouissances, les deux faces indissociables de l'aspiration au bonheur/plaisir. Freud, en philosophe métapsychologue, se situe ici dans une perspective hédoniste proche de celle du matérialiste Epicure, et non dans une recherche eudémoniste du bonheur durable, spirituel, contemplatif d'Aristote ou des Stoïciens.

La vie est dure, la nature n'est guère favorable (climats trop chauds ou trop froids, cataclysmes, maladies...) et n'est pas faite pour le bonheur des hommes, à peine pour leur survie. Le bonheur/plaisir n'est alors défini que par la seule satisfaction immédiate, épisodique et souvent aléatoire. Et la souffrance/douleur, plus fréquente, provient de trois causes : notre corps vulnérable la nature agressive, les autres humains. L'homme, pour moins souffrir, peut limiter « ses prétentions au bonheur » en différant son principe de plaisir originel en principe de réalité. Car la recherche excessive des plaisirs peut mener soit à la souffrance, à la douleur ou à la punition. D'où les différentes méthodes d'évitement, l'isolement loin du monde, la science apprivoisant la nature pour en atténuer les agressions, et la maîtrise du corps, source des sensations de plaisir et de déplaisir (proche d'Epicure)...

La manière chimique, par absorption ou fabrication (interne) de substances stupéfiantes permet d'oublier... Mais les effets néfastes sont connus, et pourquoi gaspiller l'énergie des pulsions perverses. Idem pour le yoga qui les endort. Alors qu'on peut les sublimer, en détournant leur énergie vers un but socialement valorisé, (activité intellectuelle ou artistique). Mais ce n'est pas donné à tout le monde et la satisfaction est moins grande que celle d'une pulsion sauvage..

Le travail pourrait avoir cette valeur de sublimation - la référence au jardin de Candide qu'on cultive et où on se cultive loin du chaos du monde est peut être aussi une référence au jardin d'Epicure, où le sage se retire en autarcie au milieu des amis - s'il était librement choisi et épanouissant. Ce n'est pas le cas pour la plupart des gens, pour qui le travail est une nécessité pleine de contraintes et de souffrances. R. Linhart et, avant lui, Simone Weil en ont fait l'expérience comme « établis ».

Séance 2 : Toujours en quête de bonheur dans un monde hostile, nous sommes la plupart du temps contraints de réduire nos exigences et de nous contenter d'éviter le malheur. Or même cet espoir se révèle illusoire : l'ermite, le misanthrope qui se retranchent délibérément du monde, l'amoureux qui pense être heureux dans une relation affective et sexuelle, l'esthète qui tire une jouissance de la beauté, tous font un jour ou l'autre l'expérience de la fragilité et de la faiblesse de ce qu'ils avaient cru être un bouclier contre la souffrance. Tenter de *transformer le monde dans un sens conforme à nos désirs* ? La réalité sera toujours la plus forte et cette tentative n'est qu'une *révolte désespérée*, vouée à l'échec. Notre groupe s'insurge contre un tel pessimisme : des progrès certains ont été réalisés, par exemple sur le plan social. Certes, ils sont fragiles, le processus est sujet aux régressions, il faut être vigilant, mais les avancées dans le sens de la justice depuis un siècle et demi sont considérables. Dans le même temps, nous sommes d'accord pour dénoncer comme extrêmement funeste l'idée d'un « homme nouveau » défini d'avance comme idéal et vers lequel l'humanité devrait se diriger. D'autre part, les techniques dites de développement personnel reviennent souvent à culpabiliser ceux qui ne s'adaptent pas à une société, alors qu'elle est injuste.

Quant à ceux qui pensent trouver refuge dans une *déformation chimérique de la réalité*, ils sont en réalité en proie à un *délire collectif*. Tel est le cas des religions. Elles peuvent certes, par les croyances qu'elles diffusent (idée d'un Père tout-puissant et protecteur...) et par le lien sécurisant qu'elles tissent entre les fidèles, éviter à leurs adeptes le sentiment de l'absurde et par là, une trop grande souffrance, mais à quel prix ! *Rabaisser la valeur de la vie*, déformer l'image du monde de manière *délinante*, réduire ses adeptes à l'*infantilisme*, *intimider l'intelligence* : telles sont leurs méthodes. Encore celles-ci ne sont-elles pas totalement sûres puisque, devant certains maux, individuels ou collectifs, même le croyant doit capituler et invoquer « les voies insondables du Seigneur ». En fait la capacité au plaisir dépend aussi de la constitution psychique de chacun (homme érotique, narcissique, d'action...), selon son tempérament. Pour les plus fragiles, reste la fuite dans la maladie mentale - névrose ou, pire, psychose – qui apporte des bénéfices secondaires (moindre responsabilité, attention d'autrui retenue par les plaintes...) mais ne peut aucunement juguler la souffrance, au contraire.

Pourtant l'homme n'abandonne jamais ses tentatives de limiter ses souffrances. Face à la nature et à son propre corps (voir séance 1), grâce à la science et à la technique, lui qui était moins bien pourvu que la plupart des animaux (cf le mythe du Protagoras chez Platon) a accru ses pouvoirs (médecine, machines...) et conquis la puissance d'un dieu...aussi longtemps qu'il n'est pas privé de ses *prothèses*.

En ce qui concerne les souffrances qui proviennent de ses semblables et pour les limiter, les hommes s'efforcent de neutraliser l'arbitraire individuel et de lui substituer la puissance collective. Cette analyse emprunte des traits à celle de Rousseau (Du Contrat Social) : dans l'ordre social ainsi instauré, nul ne doit être au-dessus des lois. Dans ce mouvement, par définition, la civilisation (« état civil » chez JJR) restreint la liberté « sauvage » et promet un autre rapport aux autres. Mais la tonalité freudienne est proche de celle de Hobbes, dans la mesure où le nouvel état est plus stable, mais

générateur de moins de plaisir : l'homme est obligé soit de sublimer ses pulsions, soit de les refouler. Ainsi des pulsions d'amour et d'agressivité.

Fille d'Ananké, la Nécessité (le travail) et d'Eros qui rapproche les êtres, la civilisation ne tarde pas à se retourner en partie contre Eros. L'énergie libidinale n'étant pas illimitée, la part qui est sublimée, investie dans les œuvres de la civilisation, est soustraite à une satisfaction directe, c'est à dire à la famille et à la sexualité. Les femmes *peu aptes à la sublimation* (sic) et reléguées au second plan par les tâches civilisatrices auxquelles les hommes (Männer) consacrent temps et énergie, deviennent hostiles à la Kultur.

Les termes de Freud sont crus : la femme est *l'objet sexuel de l'homme*, elle *contrarie le courant civilisateur*. Ils suscitent un tollé dans notre groupe : Freud serait le représentant et le défenseur de la société patriarcale. Il prend l'effet (les femmes moins visibles socialement) pour la cause (elles ne peuvent pas être visibles, non parce qu'elles en sont incapables, mais parce qu'elles sont absorbées par les tâches domestiques, travail colossal, mais invisible autant que nécessaire). Ne peut-on, toutefois, mettre un bémol à cette indignation ? N'est-il pas un simple analyste de la société bourgeoise et puritaine de son époque ? Dans la mesure où la civilisation réprime toujours davantage ce qui touche à la sexualité et au corps en général (et Norbert Elias dans *La civilisation des mœurs* nous le montre au fil de l'évolution des manuels de savoir-vivre du XVIe au XXe siècles) et porte ainsi atteinte à notre capacité d'être heureux, les femmes, en s'insurgeant contre ce processus, ne font-elles pas œuvre utile ? En tout état de cause, il nous semble utile de nous référer à l'œuvre de Wilhelm Reich (*La Révolution sexuelle, Psychologie de masse du fascisme...*) disciple dissident de Freud, à la croisée de la psychanalyse et du marxisme, et qui sait prendre en compte la structure de la société comme matrice de la structure psychique de ses membres.

Séance 3 : Retour sur l'extrait du chapitre V où Freud s'interroge sur la validité du commandement chrétien : *Tu aimeras ton prochain comme toi même*, qui lui paraît peu réaliste, car comment aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas, qui ne nous connaît pas, et a peut être et sans doute de mauvaises pensées envers nous, comme nous même envers lui. La bonne formulation serait : *Aime ton prochain comme il t'aime lui même*. Car l'humain n'a pas seulement une attitude défensive mais aussi une somme d'agressivité qui l'amène à attaquer, exploiter, asservir autrui. C'est la civilisation qui nous a imposé ce commandement précisément parce que « rien n'est plus contraire à la nature humaine primitive ». Il suffit de constater les attitudes hostiles entre communautés voisines, « le narcissisme des petites différences ».

Dans le chapitre VI, Freud réévalue donc son cheminement métapsychologique pour montrer comment la première théorie des pulsions était incomplète, quand les énergies de la conservation du Moi et de l'espèce semblaient se confondre. D'où l'idée d'une autre pulsion, autodestructrice, régressive par rapport à notre évolution naturelle de l'inorganique à la vie. Tous sortis du néant, nous aspirons à y retourner. Cette pulsion de mort explique que le sadisme et le masochisme ne sont pas seulement explicables par le narcissisme et le plaisir sexuel, mais par une pulsion plus profonde et plus ancienne, *au delà du principe de plaisir*, pouvant se détourner vers des objets autres que soi. Les exemples abondent chez les humains - comme dans le vivant en général quand certains se détruisent une fois leur fonction reproductrice assurée - de cette capacité à se blesser, à s'autodétruire, individuellement et collectivement, ou à détourner cette énergie vers autrui. Eros et Thanatos sont si entremêlés qu'on ne les distingue pas forcément. Et Eros ne se réduit pas à la seule pulsion sexuelle, mais au delà participerait au processus de civilisation qui combat, en rapprochant les humains, cette pulsion agressive inhérente à la nature humaine.

Le chapitre VII, l'avant dernier du livre, revient sur la conscience morale, qui découle pour Freud de ce dernier point. Freud, ailleurs, ironise sur l'idée kantienne selon laquelle la conscience morale est universelle (« on peut décider de ne pas l'écouter, on ne peut éviter de l'entendre ») et constitutive de notre humanité même. Selon lui, elle est totalement relative aux personnes et aux situations. La pomme que je prends enfant à mon voisin parce que j'ai faim, ce n'est pas vraiment mal pour moi. Freud montre comment cette prétendue conscience morale se construit dans l'enfance par la peur de ne plus être aimé par ses proches, puis s'intériorise en Surmoi, qui peut d'ailleurs évoluer de façon tyrannique, toujours au delà du principe de plaisir, et selon le même mécanisme déjà entrevu plus haut. Cette intériorisation peut être illustrée par l'expérience du miroir en psychologie où l'on donne une règle à respecter à un jeune enfant dans une pièce où il est seul avec une corbeille de bonbons dont il n'a droit qu'à deux. Un certain nombre, filmés, la transgresse facilement. Mais si on installe un miroir, alors la transgression diminue sensiblement. D'où la présence de miroirs dans les ascenseurs pour diminuer les dégradations.

Le freudo-marxiste Willem Reich réévaluera ces pensées négatives sur la nature humaine en proposant l'idée que la révolution sociale, en annulant la domination patriarcale et puritaine millénaire, doit permettre aux humains, une fois réadaptés, la possibilité de vivre des relations libérées et apaisées avec les autres, notamment dans le domaine de la sexualité, retrouvant enfin leur nature bienveillante originelle. Mais pourrait-on libérer le noyau dur des prisonniers sur cette base ? Et d'où vient cette croyance ? Les désastres du siècle passé, depuis 1914 au moins, la confirment-elle ?

Si selon Rousseau, l'homme est un animal sans instincts, capable de s'approprier tous les instincts présents dans la nature, il n'est ni bon ni méchant naturellement, mais simplement sans méchanceté naturelle tant qu'il vit isolé, loin des autres et surtout, indépendant à leur égard. et pouvant se soustraire à leur pouvoir. Il est donc plutôt farouche naturellement. Et il est perfectible en bien ou en mal, libre, créatif quant à sa propre vie, séparée pour cette raison de la simple vie biologique. Ce que nous avons vu dans l'atelier Musique et philosophie. Le mythe du bon sauvage appartient au rousseauisme naïf et ne tient pas compte de la pensée complexe de la nature humaine chez Rousseau.